

L'an seize : pllieinte d'on païsan

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **55 (1917)**

Heft 1

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-212757>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

Société Anonyme Suisse de Publicité

Haasenstein et Vogler.

GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 6 janvier 1917 : Soldats vaudois d'autrefois. — L'an seize (Marc à Louis). — Propos d'un sexagénaire (C. P.). — Napoléon au Grand St-Bernard. — Les visites du jour de l'An (Joseph Mathieu). — Les chalets de la Roselinaz (feuilleton). (A suivre.)

SOLDATS VAUDOIS D'AUTREFOIS

EN 1799, quand, après la chute de l'ancienne Confédération, les armées autrichiennes se ruèrent sur la Suisse, elles furent bientôt arrêtées par la résistance des troupes helvétiques et françaises. Les bataillons vaudois se distinguèrent tout particulièrement.

« Partout, écrit Dellient, les Vaudois se sont battus en vrais Helvètes. Le premier bataillon a versé son sang à la bataille de Zurich, le second s'est couvert de gloire sur le Grimsel, le troisième, réuni aux chasseurs carabiniers zurichois, a repoussé les Autrichiens prêts à passer l'Aar pour envahir le reste de la Suisse » (c'était le 17 août 1799, à Dœttingen).

« Les journées de Salamine, de Platée, de Marathon ; les exploits de Marius, sa victoire sur Jugurtha, ses guerres contre les Cimbres et les Teutons ; la défaite de Xerxès ; celle de Darius, sont moins mémorables, moins extraordinaires que le généreux dévouement des militaires qui défendirent ce passage. Mais parce que cette action ne s'est passée ni en Grèce, ni à Argos, ni à Lesbos ; parce que le chef ne s'appelait ni Alcibiade, ni Epaminondas, ni Sertorius, ni Pompée, cette action est déjà oubliée... »

« Le sergent Dubochet, de Montreux, dans le 2^e bataillon vaudois, a seul, au combat du Grimsel, fait huit Autrichiens prisonniers.

« Le lieutenant Jean-Jacques Masson, de Veytaux, a enlevé un drapeau aux ennemis en sautant le premier dans leurs retranchements, le 28 mai 1799. »

Autre acte de bravoure, datant de moins longtemps et que rappelle la *Recue militaire suisse* :

« Le long de la côte d'Italie, en 1860, l'armée napolitaine se retirait vers Gaète. Une batterie suisse, commandée par le capitaine Févol, de Lausanne, était à l'arrière-garde. Arrivés à un point très exposé au feu de l'escadre, les artilleurs hésitaient. Févol se tourna vers eux : « Enfants, leur dit-il, nous avons fait toute la campagne ; souvenez-vous que vous ne craignez plus les balles » ; puis il s'aide de ses mains à placer deux canons pour répondre aux navires. En même temps, il faisait filer ses autres pièces, une à une, les accompagnant lui-même aux passages périlleux. Dès qu'une était en sûreté, il retournait prendre l'autre, puis ses caissons et même sa forge de campagne. Douze fois, l'intrépide officier passa ainsi sous la canonnade ennemie ; il parvint heureusement à Uola, où il se mit en batterie. Il chargeait et pointait lorsque la balle d'un bersaglier lui traversa le corps. Il se fit hisser sur son cheval et y resta jusqu'à ce que sa monture s'abattit sous lui. Un soldat l'assit sur un caisson, et il y continua à

commander le feu. La batterie, foudroyée de deux côtés, se taisait peu à peu. Son lieutenant était mort. Les canonnières tombaient sur les affûts brisés. L'artilleur qui soutenait son capitaine, frappé mortellement, laissa choir son fardeau. La mêlée devint plus rude et Févol, expirant, fut écrasé sous les voitures. Un Soleurois, le capitaine Robert de Sury, ramena les débris de la batterie à Gaète. »

La poule. — Un monsieur marchandait une poule, au marché, l'autre jour.

— Combien ? demande-t-il à la paysanne.

— Trois francs cinquante. Sentez-vous, Monsieur, comme elle est rondelette.

— Oui, mais, elle me paraît bien légère.

— Comment ! Je suis sûre qu'elle pèse au moins un kilo et demi.

Le client s'en va peser la poule dans un magasin voisin.

— Vous voyez, elle pèse à peine un kilo.

— Ah ! pardine, fait la paysanne, vous la pesez avec les plumes ; c'est léger, ça. Mais, déplumée, vous verriez ça.

La preuve. — Deux amis se rencontrent après dix ans de séparation.

— Ah ! mon pauvre vieux, comme tu es déplumé.

— Possible, mais j'ai encore plus de cheveux que toi.

— Non pas !

— Si fait !

— Eh ! bien, comptons...

L'AN SEIZE

Plainte d'un païsan

Revaité on an de passà,
On tot croïff ! N'è pas po dere,
L'a faliu serrà sa cheitère !
Ah ! que lo diablo t'è cassà !
L'è onn' annà de misère,
De rein dan tot qu'on a qu'è z'u.
On vint chet quemet d'ài bedjù.
On ein a vu de eliau z'affère.

L'a pliu quasu tot lo tsautemps,
Lo vin l'a veri ein pequiotta,
D'ài pigniau n'èin ein pas z'u mietta,
On n'a pas pu ch'ètsi l'è feïn,
Et quasu min de truffe à trère.
L'a faliu baillè l'è bocan
Et noutrè vatsè à z'Alleman !
On ein a vu de eliau z'affère.

Pu pas mojan d'ètre gormand ;
L'ai avai rein pè la cousena,
Min de péna dein la toupena,
Min de bitro dessus son pan,
Min de pétrole dein l'è elière,
Min de suero dein son café....
Vo djùro qu'ètai pas galé.
On ein a vu de eliau z'affère.

Et pu faut veindre tot po rein
Pè elia Ripouna, pè Lozena,
Quemet s'ètai pas la fumena.
Eliau de la vela sant crapin,

Brassant l'erdzeint quemet l'è pierre
Et sant adì à marchandà.
N'ètai pas guè de lài allà...
On ein a vu de eliau z'affère.

Lo laei l'è portant pas telè.
Et pu l'è truffe, san-te tsire ?
N'accutà pas l'è besaudzire !
D'ài dzeïn dinse, è-te Dieu permet.
On sà pe rein mè quemet fère :
Foudrà baillè l'è tehoù, l'è z'ò,
La salarda, lo repariò,
Baillè très ti noutrè z'affère.

Mà s'ebahia l'è l'è qu'on va ?
Quand l'è qu'on v'ài elli miq-maque ?
D'ài pr'ècut que sant d'ài patraque,
D'ài colonau que faut cassà,
D'ài z'impoùt... qu'on voudrà pas crère,
Onna guerra que doirè adì !
Ma f'ài tot ein ie f'è pedì.
On ein a vu de eliau z'affère.

L'ài a tot par'ài ein de bon,
(Pu pas mè teni de lo dere,
De lo peinsa, de lo redere,
Que l'è dzeïn pou'ant a debon.)
L'è que, quand bin l'è la misère
Lo Couleu n'a pas reintsèri.
Rein que ein ie mè f'ài pl'èzi,
L'è bin ion d'ài pe biau z'affère.

MARC A LOUIS

Question embarrassante. — Un tout jeun collégien se fait couper les cheveux.

— Croyez-vous que j'aurai de la barbe ? demandé-t-il timidement au coiffeur.

— ???

— Mon père avait une très belle barbe.

— Je crois que vous tiendrez plutôt de M^{lle} dame votre mère.

PROPOS D'UN SEXAGÉNAIRE

1

SAVEZ-VOUS ce que c'est que de voir, brusquement, sous vos yeux, se lever le passé

Le passé qu'on croyait sinon mort, d moins profondément endormi, sous le manteau des mœurs nouvelles et des choses récentes. Parfois, cela est émouvant, parfois cela fait rire. Pour moi, j'avoue humblement que cela m'a triste. Je ne suis pas révolutionnaire, au contraire, suis-je peut-être même un tantinet conservateur, puisque que n'éprouve aucune joie la vieille maison qu'on démolit. Je n'ai pas qu'une admiration relative pour certains *embellissements* modernes, et j'ose même avouer que les architectures contemporaines ne m'enthousiasment ni ne m'affolent. C'est peut-être raison pourquoi je regrette le *Montbenon* jadis, le *Montbenon* un peu sauvage d'aspect au temps où le pont Pichard, superbe sur de étages d'arches, superposées, chevauchait vallon verdoyant.

L'avez-vous connu le *Montbenon* dont parle ? La pelouse était unie, engageante, ri ne la déparait, ni palais « renaissance », ni gro